

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Amours et désertions
La réédition d'une trilogie grave et touchante
André Major, *Histoires de déserteurs*, Montréal, Boréal, 464 p.
Gabrielle Pascal

Numéro 64, hiver 1991–1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pascal, G. (1991). Compte rendu de [Amours et désertions : la réédition d'une trilogie grave et touchante / André Major, *Histoires de déserteurs*, Montréal, Boréal, 464 p.] *Lettres québécoises*, (64), 46–47.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Amours et désertions

La réédition d'une trilogie grave et touchante.

RÉÉDITION
Gabrielle Pascal

ENTRE 1970 ET 1976, André Major a écrit trois romans : *L'Épouvantail* et *L'Épidémie*, publiés respectivement en 1974 et 1975 aux Éditions du Jour et *Les Rescapés*, aux Éditions Quinze en 1976. Boréal les reprend tous les trois cette année dans une trilogie qui donne son unité à cette belle chronique romanesque.

Les personnages évoluent dans trois lieux mais principalement à Saint-Emmanuel dans les Laurentides où sont nés et vivent la plupart d'entre eux. La ville de Montréal et la forêt apparaissent comme deux espaces également symboliques de l'exil, le premier abritant le vice et la violence, le second offrant un austère refuge à toutes les sortes de déserteurs.

Momo le malchanceux

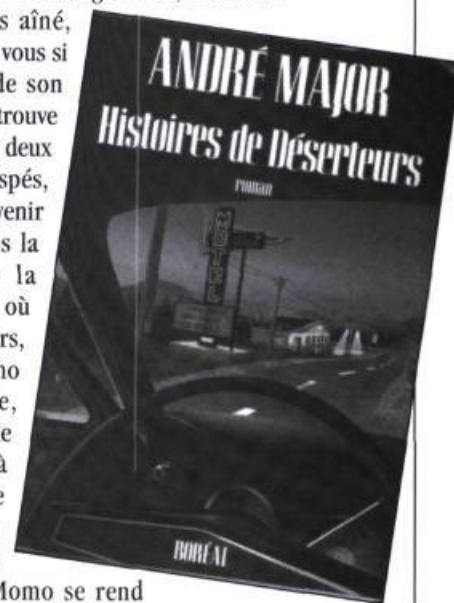
L'Épouvantail nous présente le personnage principal, Maurice Boulanger dit Momo, alors qu'il vient de s'évader de prison après avoir subi une condamnation à perpétuité pour un crime qu'il n'a pas commis. Insouciant du danger, il va à Montréal pour retrouver Gigi qu'il a aimée et qui l'a trahi. Après s'être laissée séduire par Nico, un citadin élégant venu parader au volant de sa Triumph, elle s'est retrouvée au «Paradise», club de la rue Sainte-Catherine où elle se prostitue pour lui. C'est là que Momo la retrouve et qu'après avoir été repéré par Nico et ses acolytes, il se réveille recroquevillé dans une poubelle, blessé et à moitié gelé. Le romancier décrit avec un réalisme très vivant les progrès de la violence, les coups et les blessures. Mais ce qu'il privilégie, c'est la vie intérieure de Momo et ce qui la domine, la quête d'un amour de jeunesse. Dans le visage fardé de cette jeune prostituée au service d'un souteneur exigeant, il est le seul à retrouver la fille de Phonse Jolicœur, qui lui a cédé un dimanche matin après la messe, alors qu'il parvenait à se croire le premier et qu'il aspirait si ardemment à rester le dernier.

Ce destin de mal aimé qu'il attribue à son héros, le romancier en signale les origines dans une enfance qu'a marquée l'abandon du foyer par la mère, une Indienne partie un soir de mai, peu après la naissance de Momo. Privé de sa mère, celui-ci n'a pas non plus eu tout à fait un père, comme cela est montré avec originalité. Car en effet le mari abandonné et ses deux fils ont dès lors été entretenus par la communauté villageoise, secouée par ce scandale. Transformé en femme d'intérieur, ayant cessé de sortir de chez lui si ce n'est pour aller chercher des restes de viande au magasin général, le père a pris «le

regard passif d'une vieille femme résignée à la solitude, un peu ridicule aussi avec son tablier». (57) À cause de ses manières devenues craintives, les jeunes l'appellent «Mame Boulanger». Et, avant de prendre le bois pour toujours, son fils aîné, Calixa, lui conseille : «Faites un homme de vous si vous voulez pas que Momo aye honte de son père.» (57) C'est peu après que Momo retrouve son père dehors, après une disparition de deux jours, «complètement gelé, les traits crispés, comme dans un ultime effort pour redevenir l'homme qu'il avait déjà été». (57) Dans la poche du suicidé, Momo trouve la photographie de mariage de ses parents où apparaît, avec ses tresses et ses yeux noirs, une jeune mariée un peu songeuse. Momo jette au feu ce souvenir de l'absente, incapable de pleurer ce jour-là comme il le restera toute sa vie. À l'aide de détails à portée symbolique, le romancier révèle tout sur la frustration affective de son héros et sur ses humiliations. On n'est pas surpris de la petite délinquance dont Momo se rend coupable, pas plus que de la fausse accusation d'escroquerie qu'il subit parce qu'elles sont dans le droit fil de cette enfance d'orphelin, réel et symbolique. On comprend mieux aussi la violence de son attachement pour Gigi, devenue son seul ancrage affectif. C'est un des principaux aspects du talent de Major, particulièrement évident dans le portrait de son héros mais présent aussi dans ceux de tous ses autres personnages, que de leur donner une grande cohésion intérieure. Il y parvient en s'attachant à décrire, avec une attention minutieuse et tendre, les sources, les limites et les objectifs du désir chez ses personnages. C'est ainsi qu'il les rend vivants et inoubliables.

L'exil ou la prison

Pour se débarrasser définitivement de Momo et par la même occasion de Gigi tenue responsable de son intrusion dans le monde du «Paradise», Nico ne trouve rien de mieux que de planter dans le dos de celle-ci le couteau de son ancien ami. Pour éviter d'être condamné une seconde fois pour un autre crime qu'il n'a pas commis, Momo doit





choisir l'exil. La fatalité qui poursuit son héros, le romancier la définit ainsi : «Il partait pour le Nord, à une éternité de tout ce qui avait été sa vie jusque-là [...] simplement parce qu'un dimanche d'été il avait entraîné Gigi dans un champ de maïs». (p. 105) Il a le temps, avant de fuir, de retrouver Marie-Rose qui l'aime depuis toujours et qui soigne les blessures qu'il a subies à Montréal. Une des images les plus fortes du récit en ce qui concerne le destin de Momo, est celle où, comme une livraison sans

valeur, le corps ensanglanté de Momo est jeté brutalement hors de sa voiture par un employé de Nico et vient rouler dans un banc de neige devant le magasin général de Saint-Emmanuel. Guéri, Momo décide d'emmener avec lui Marie-Rose et l'enfant qu'elle porte déjà de lui. Mais cette fuite accablante, la solitude, la peur et la faim qui les talonnent dans leur pauvre retraite usent bientôt les liens tissés hâtivement entre eux. Il est très bien montré que Momo est incapable d'apporter à la jeune mère la tendresse qu'il n'a jamais reçue de la sienne. Le romancier précise ainsi cette maladresse du cœur : «Pas un instant il n'avait eu pitié d'elle, accablée par le poids qu'elle portait et qui lui prenait toute son énergie, croyait-elle. Pas un mot ou un geste de reconnaissance dès l'instant où il l'avait fait monter derrière lui sur le cheval, après lui avoir arrimé le baluchon au dos». (p. 372) Dans le Nord, par ailleurs, Momo, innocent quoiqu'évadé de prison, rejoint le vieux Donaldieu, lui aussi exilé par un destin contraire pour avoir refusé de s'enrôler à vingt-huit ans.

L'épreuve du désir

Maurice Boulanger n'est pas le seul personnage de cette chronique à sortir brisé de son expérience de l'amour. D'autres, comme l'inspecteur Therrien, Florent Dupré et Jérôme Poirier voient eux aussi leur vie bouleversée par le désir que leur a inspiré une femme. Phil, le fils de Joseph Lavallée, propriétaire du magasin général, aime Marie-Rose qui ne pense qu'à Momo, épris de Gigi. C'est après avoir tenté de venger ce qu'il prend pour l'honneur de son fils que Joseph sera arrêté pour tentative de meurtre sur la personne du rival de Phil. L'inspecteur Therrien, qui n'a pas su demander avant Jérôme Poirier la main d'Émérance, croit pouvoir conjurer le lancinant désir qu'il a d'elle en épousant Julienne sa sœur mais il s'aperçoit, trop tard, de son erreur. Jérôme le mari d'Émérance est abandonné par elle et, devenu maire à la place de son rival, il croit avoir atteint le sommet de ses ambitions

mais c'est pour découvrir, quand il pense à elle, que le désir le reprend insidieusement «de s'humilier devant elle pour avoir droit à ses caresses». (p. 389) Florent Dupré, lui, quitte la mairie et sa famille pour fuir à Montréal avec Émérance mais il se retrouve sans occupation dans la grande ville et dépossédé, incapable de jouer le rôle d'amoureux qu'Émérance attend de lui. Gros-Jos qui se suicide parce que Palma a choisi d'en épouser un autre et Phil qui essaie d'oublier Marie-Rose avec l'aide du gin, comme aussi Rod dont sont décrits «les yeux rougis et hagards de mari abandonné» (p.392), reprennent sous forme d'esquisse le même portrait de l'amour manqué ou perdu.

Si dans l'univers créé par Major la perte de l'amour est irrémédiable, c'est parce que sa possession apporte une plénitude irremplaçable, accompagnée d'une profonde gravité. Chez ces personnages, en effet, il engage l'être entier, et de tous on pourrait affirmer ce qui est dit au sujet de Momo, qu'ils n'ont jamais connu «le plaisir gai, le simple plaisir de la caresse». (p. 43) Par cet engagement total et existentiel dans l'échange du plaisir, le romancier rejoint, quoique d'une manière originale, la génération de ses aînés marqués par la gravité de la Faute. Mais par sa manière d'écarter les descriptions des sentiments au profit de celle des sensations et des pures émotions, il se rapproche de certaines tendances de nos romanciers actuels. Pour ses héros, aucune autre ambition ne se mesure à celle du désir et il décrit avec un inlassable talent les sensations et les émotions qui lui sont liées. C'est parce que rien d'autre ne se compare à cette intensité que la privation de l'amour les laisse prêts à toutes les désertions. Major peint dans cette trilogie un tableau vivant des mœurs campagnardes de chez nous et il laisse aussi le tableau d'une époque. Par ailleurs, il reprend, en l'adaptant à sa manière, la thématique de nos régionalistes qui voyaient dans la grande ville une mangeuse d'hommes. Enfin, on ne peut s'empêcher, devant le destin de Maurice Boulanger, de penser aux héros d'André Langevin, marqués eux aussi par le rejet. Mais la principale originalité de Major réside dans l'expression du va-et-vient des sensations aux émotions chez ses héros. Il articule en effet ces éléments psychologiques avec un grand talent. Sa langue riche et précise raconte les accélérations du pouls chez ses personnages, les harcèlements du désir, la conquête de la plénitude, la jouissance enfin conquise, déjà perdue et les morsures amères du souvenir. Tout cela, André Major le décrit dans cette trilogie avec une rare perfection, celle qu'on attribue aux textes dits «classiques».